

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

158-159 | avril-septembre 2001

Jazz et anthropologie

Michel Naepels, *Histoires de terres kanakes. Conflits fonciers et rapports sociaux dans la région de Houaïlou (Nouvelle-Calédonie)*

Paris, Belin, 1998, 380 p., bibl., lexicque, tabl., cartes (« Socio-histoires »)

Patrice Godin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6750>

DOI : 10.4000/lhomme.6750

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 484-487

ISBN : 2-7132-1386-X

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Patrice Godin, « Michel Naepels, *Histoires de terres kanakes. Conflits fonciers et rapports sociaux dans la région de Houaïlou (Nouvelle-Calédonie)* », *L'Homme* [En ligne], 158-159 | avril-septembre 2001, mis en ligne le 25 mai 2007, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6750> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.6750>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Michel Naepels, *Histoires de terres kanakes. Conflits fonciers et rapports sociaux dans la région de Houailou (Nouvelle-Calédonie)*

Paris, Belin, 1998, 380 p., bibl., lexique, tabl., cartes (« Socio-histoires »)

Patrice Godin

- 1 VOICI un livre au titre passablement trompeur. D'« histoires de terre kanakes » au sens strict, il n'est volontairement pas question dans cet ouvrage, sinon dans l'introduction qui fait brièvement le récit anonyme et après-coup d'un conflit foncier. Raison invoquée : le désir de ne pas interférer peu ou prou dans les stratégies qui se déploient à propos des revendications foncières. Mais il y a aussi que l'intérêt de Michel Naepels est plus méthodologique que proprement ethnographique. Il s'agit moins, pour lui, de comprendre une société à travers ses revendications foncières que de réfléchir aux conditions historiques de validité d'une enquête autour de cet enjeu qu'est aujourd'hui encore la « terre » pour les communautés kanak de la région de Houailou. Par son attention marquée aux multiples discours tenus sur le sujet et aux conditions particulières de leur énonciation, à l'histoire en général et à la « dimension conjoncturelle » de l'ethnographie, la démarche n'est pas sans rappeler un certain déconstructivisme postmoderne, même si l'auteur s'en distingue par une absence évidente de relativisme.
- 2 Le thème de la « terre » et de ses revendications est traité ici un peu à la manière d'un oignon dont chaque chapitre pèlerait une couche sans qu'aucune ne soit vraiment privilégiée ni tenue pour plus déterminante qu'une autre. Les couches de l'oignon sont, pour reprendre les termes de l'auteur, autant de « médiations historiques et sociologiques » utiles à la compréhension des conflits fonciers et des relations sociales qui s'y manifestent : ainsi le rôle de la colonisation dans la constitution du problème foncier tel qu'il se manifeste actuellement (chap. I), celui de l'évangélisation dans la modélisation des discours kanak contemporains (chap. II) et l'ambiguïté, chez

Leenhardt, d'une posture ethnologico-missionnaire qui prétend parler au nom des « ethnologisés » (chap. III).

- 3 S'agissant de la société kanak proprement dite, Michel Naepels s'attache surtout à dégager différents niveaux de discours, avec leurs silences et leurs équivoques, avec les tensions et les conflits que tout à la fois ils masquent et révèlent. Dans le champ de la littérature orale, Michel Naepels contraste les divergences inconciliables des récits « historiques », qualifiés de « privés » – car propres à chaque clan agnatique –, et un « nouage public de la vérité » dans les discours cérémoniels qui n'est au mieux que la traduction provisoire d'un équilibre politique toujours précaire parce que contestable et contesté (chap. IV et V). D'où, dans ces communautés, une transmission du savoir historique souvent problématique et aléatoire parce que grosse de conséquences « politiques » tant pour le clan lui-même qu'en ce qui concerne ses rapports avec les autres groupes corésidents (chap. VI). D'où aussi, pour Michel Naepels, le caractère largement fictif de tout ordre social – passé ou présent – que prétendrait restituer l'ethnographe : « sur toute la période que nous considérons, écrit-il, l'ordre n'est jamais qu'une simplification analytique, l'équilibre qu'un point de déséquilibre » (chap. VII : 157).
- 4 Même orientation du regard ethnographique dans les chapitres consacrés aux « dynamiques sociales ». Segmentaire et hiérarchique dans son principe, l'organisation sociale kanak présente de nombreux traits de complexité qui en brouillent l'évidence : articulation de la filiation et de la localité, patrilinéarité tempérée par une pratique généralisée de l'adoption, statut éminent accordé aux lignées utérines. La diversité des liens personnels confèrent à chaque acteur social une marge d'action appréciable. « Pour autant, nous dit Michel Naepels, il apparaît bien qu'on peut parler d'une logique de la segmentation sociale, en tant que possibilité continue de la division et de l'union des groupes agnatiques, temporaires ou définitives, potentielles ou actuelles, à chaque niveau concerné (regroupement de clans, clans, "maisons", fratries) en fonction des circonstances et des décisions de chacun » (chap. VIII : 173). Encore faut-il tenir compte, ici aussi, des transformations induites par la colonisation qui, en cantonnant les Kanak dans les réserves, a provoqué, après une phase d'accueils forcés et de réorganisations locales, l'arrêt pur et simple des déplacements et des accueils liés à la logique segmentaire.
- 5 On l'aura compris, aux yeux de Michel Naepels, le conflit occupe une place prépondérante non seulement dans la société kanak mais également dans l'approche anthropologique elle-même pour laquelle il constitue un puissant révélateur analytique. Son enjeu se décline en termes de pouvoir à différents niveaux de l'organisation sociale. Il est une réalité première avec laquelle les membres de la communauté locale kanak se doivent de composer pour instituer des équilibres toujours menacés à plus ou moins longue échéance ; il est pour l'anthropologue le lieu où s'exprime l'état d'équilibre – le terme ne cesse de revenir tout au long du livre – des rapports de forces qui tissent la trame de toute communauté humaine, notamment dans sa relation à la terre. Et, sur ce point, Michel Naepels apporte incontestablement un éclairage neuf en montrant que la terre est peut-être ici moins l'enjeu des conflits que son révélateur contemporain. Elle cristallise les tensions et les désaccords au sein du groupe local et offre l'occasion d'une refondation de l'unité ébranlée ou d'une remise en cause des alliances précédemment contractées. Dans le passé, la guerre et les fissions des groupes agnatiques et/ou locaux réglaient des différends politiques

inextricables. De nos jours, les situations sociales ont été figées par le cantonnement dans les réserves, et il n'est souvent d'autre alternative que de laisser pourrir une situation ou de quitter la tribu pour s'installer à Nouméa, au moins un temps (chap. IX et X).

- 6 Michel Naepels décrit bien ces dynamiques sociales en transformation (chap. XI). Tout comme il analyse en finesse (chap. XII) l'ambiguïté d'un discours revendicateur énoncé en termes quasi juridiques : « Le droit foncier kanak est ambigu, parce que ce n'est pas vraiment un droit, et que la propriété de la terre n'est un problème que depuis peu. Dès lors, ces règles renvoient à une véritable casuistique locale : c'est pour chaque terre considérée que s'articulent spécifiquement agnation, alliance et organisation locale ; c'est dans chaque revendication par une configuration particulière des rapports sociaux et des relations de pouvoir que s'explique la forme d'un conflit, et que sont mobilisées les règles quasi juridiques que nous avons présentées. Ainsi, comprendre les conflits fonciers suppose de comprendre la manière dont s'équilibrent les rapports sociaux dans la corésidence » (pp. 251-252).
- 7 Autrefois les accords, toujours particuliers, trouvaient leur expression dans la « chefferie », institution fondée sur la relation d'échange d'un chef étranger et d'un fondateur, premier défricheur présumé des lieux (chap. XIII). Aujourd'hui, le chef traditionnel est « introuvable » – il a été remplacé par un chef administratif – et la confusion des statuts rend la recherche d'un consensus souvent très improbable. Si tout le monde continue d'insister sur l'obligation de respecter les chefs et, dans le cadre des conflits fonciers, sur la nécessité de reconnaître les propriétaires coutumiers de la terre, de nombreux autres facteurs interviennent (politiques, religieux, économiques) qui témoignent des transformations irrémédiables du système social kanak (chap. XIV, XV et XVI).
- 8 L'analyse de Michel Naepels est riche, pénétrante, stimulante à bien des égards et souvent novatrice. Son livre deviendra certainement dans les années prochaines une référence importante des études anthro-pologiques sur le monde kanak et ses transformations. Une critique pourtant, fondamentale à mes yeux. Dans sa conclusion, Michel Naepels écrit que son ouvrage « visait à rendre compte de pratiques et de rapports sociaux inscrits dans une situation marquée (conjuncturellement) par l'existence de nombreux conflits sur la terre » (p. 326) ; c'est pourquoi, ajoute-t-il, « nous avons tenté de fournir un ensemble de médiations historiques et sociologiques dont nous espérons qu'elles permettent de comprendre à la fois les conflits fonciers et les rapports sociaux actuels, en en donnant le contexte d'émergence et de signification » (*ibid.*). En vérité, de contexte, il n'y a véritablement dans ce livre que l'histoire, les conflits qui s'y manifestent et les équilibres-déséquilibres qu'ils entraînent. Des représentations que les Kanak de la région de Houailou se font de leur société, de leur rapport à la terre, de l'espace et du temps, de l'histoire récente et des changements intervenus depuis plus d'un siècle et demi de présence française, l'auteur ne nous dit rien ou presque. Il manque ainsi à atteindre la « société » derrière les situations sociales contemporaines et à nous en livrer une véritable compréhension. Que le conflit ait une signification sociologique est difficilement contestable, mais depuis les travaux de Georg Simmel sur le sujet on sait aussi qu'il est une forme de socialisation parce qu'il fait saillir les valeurs propres de toute société et qu'il ouvre sur une *reconduction* de la totalité sociale. De l'existence d'une telle totalité, Michel Naepels

semble ne pas vouloir convenir. Je pense au contraire qu'elle est l'objet même de toute recherche anthropologique.

AUTEUR

PATRICE GODIN

ERASME-EHESS, Paris.